

Petites histoires durant la guerre 1939-1945 à Beaupréau

La guerre 39-45 n'aura pas épargné notre petite cité, puisque 16 Bellopratins sont tombés au champ d'honneur.

À l'arrière, les épouses assuraient courageusement l'éducation des enfants, la marche des exploitations agricoles, des commerces, de quelques entreprises, aidées autant que faire se pouvait par les anciens qui n'avaient pas perdu la main. Elle avait pris également la responsabilité des services publics, avec des moyens réduits, des problèmes de rationnement et surtout de communication.



Stanislas de Blacas (1885-1941)

Le duc Stanislas de BLACAS, maire de Beaupréau, était décédé le 30 avril 1941, et son fils, le duc Pierre de la classe 33, étant en captivité en Allemagne, la mairie de Beaupréau fut en fait dirigée par Monsieur Jean-Baptiste PINEAU et par le secrétaire Monsieur Dominique RETAILLEAU. Par ailleurs, Madame JB PINEAU servit d'interprète avec l'occupant rendant ainsi les plus grands services à la population.

En dehors des prioritaires (service administratif et de santé) les véhicules qui n'avaient pas été réquisitionnés étaient posés sur cales. On ne circulait pas sans "ausweis" (laissez-passer).

Mais les plus astucieux trouvaient des solutions.

Le comte du RÉAU avait imaginé de transformer sa Simca 5 en attelage hippomobile. Il y avait fait monter des brancards, et pouvait venir à Beaupréau comme dans un fauteuil, les rennes et le volant en main, ce qui pouvait paraître assez insolite.

Émile ANNEAU avait attelé son cheval "Nobliou" à une voiture légère, genre sulky, ce qui lui permettait des déplacements rapides et de longue distance.

Alexandre CHIRON, de Jouselin, avait installé sur sa voiture un gazogène qui utilisait les écorces



de la scierie. Cette installation fonctionnait encore au cours des années 1970.



Mais la palme du "Système D" revenait sans conteste à Louis CAILLEAU, de la Herse, personnage à la DUBOUT, pas très soigné, mais d'une complaisance à toute épreuve. Il entassait ses passagers avec leurs lapins et leurs poules dans "l'oiseau bleu", une espèce de petit car déglingué, vers une destination incertaine. Le voyage commençait par un départ à la manivelle ; la fermeture des

portes était consolidée par des verrous de placards ; un jeu de ficelle maintenait le levier de vitesse pour empêcher celle-ci de décrocher ; et un litre de vin était toujours à la portée des mains du chauffeur ...

Le véhicule se risquait alors dans un vacarme de cardan maltraités et prêts à rendre l'âme. Le bouchon du radiateur était remplacé par un chiffon qui se soulevait de temps en temps pour libérer un petit geyser de vapeur, ce qui obligeait à rajouter de l'eau tous les 4 ou 5 kilomètres !

On utilisait aussi la bicyclette, sous toutes ses formes, mais pas encore motorisée : le vélo simple, avec porte-bagages puis avec



sacoques latérales, le triporteur, le tricycle pour adultes (plus rare, le seul répertorié dans la région étant celui de sœur Marthe, de la SALLE-AUBRY), le vélo avec remorque, très répandu. Le vélo taxi ne s'est développé que dans les grandes villes. Mais attention : qui dit "vélo" dit "plaque", autrement dit : impôt sur les vélocipèdes, plaque en métal avant la guerre, justificatif en papier depuis la pénurie.

À propos de bicyclette, il faut noter la performance de ce brave papa dont l'épouse s'est mise à ressentir les premières douleurs un

soir de coupure de courant. La maison n'était bien sûre pas équipée d'un groupe électrogène et l'urgence ne permettait pas d'envisager un transfert en maternité. En dernière ressource on allume la lampe à carbure mais celle-ci rend la dernière flamme au bout de quelques minutes. Panique générale ! La sage-femme réclame des bougies... plus de bougies !

Le papa a alors une idée "lumineuse": il installe son vélo sur des cales, enclenche la dynamo, et pédale, pédale, transpire, est à bout de souffle, mais la victoire est au bout. La naissance s'est bien passée : la maman et le bébé se portent bien, disait-on ...

Le comte de GONTAUT-BIRON, futur maire de Beaupréau, lieutenant pilote aviateur, était revenu blessé, le bras droit immobilisé dans une gouttière. Un de ces fermiers vient lui rendre une visite à l'occasion d'un règlement de fermage. Le comte s'excuse de lui tendre la main gauche. "C'est point grave" répond le fermier, "on sait ce que c'est vous savez. Et puis remarquez, vaut mieux que ça tombe sur un gars comme vous que sur un travailleur".

Sur la ferme de la Gabardière existent de grands châtaigniers le long du chemin qui mène à la grotte. La fermière n'avait pas besoin de faire de publicité pour vendre sa récolte. Les clients connaissaient la date et surveillaient de près l'opération.

Si bien que la saison venue, une file d'attente se formait chez Madame ROUILLER.

Un client se présente et prétend passer avant les autres : "J'ai un fils requis en Allemagne depuis deux mois. C'est à moi de passer en priorité"

Un autre, qui était en tête de la file, lui fait calmement remarquer : "Vous savez, le mien est



prisonnier au stalag III A depuis trois ans, et lui aussi ne mange pas toujours à sa faim".

- "Ça n'a rien à voir répond l'autre. Le vôtre, depuis trois ans, il a eu le temps de s'habituer..."

Cynique sans doute, mais authentique !

Il va de soi que les familles réfugiées dans nos régions s'employaient (et c'est bien naturel) à approvisionner ceux des leurs que leur travail retenait dans la capitale. Les jambons étaient particulièrement recherchés, mais aussi les matières grasses, et notamment le beurre.

Un petit épicier de Ménilmontant fit plusieurs fois le voyage, comme dans le film "la traversée de Paris", avec deux jambons dans chaque valise et par-dessus le marché un énorme sac de pissenlit qui couvrait les frais de train à lui tout seul.

Autre exploit cycliste : l'entreprise de M. Jean-Baptiste PINEAU, adjoint au maire, sa saboterie qui fabriquait également des semelles de bois et autres dérivés, s'est trouvé en panne technique. Il fallait dans les meilleurs délais une pièce qu'on ne trouvait qu'à Paris, dans la banlieue Est. Toutes les communications routières et ferroviaires étaient bloquées.

Parmi le personnel de la saboterie se trouvait un jeune fanatique de la bicyclette. Sans l'ombre d'une hésitation, ce jeune, Albert VÉRON, releva le défi : "dans 48 heures la pièce sera remontée à sa place". Le délai fut respecté, et l'entreprise peut reprendre ses activités deux jours plus tard.

Les réfugiés

Le 31 août 1939, Beaupréau accueillait les familles et les enfants du 13^e arrondissement de Paris. Le lendemain 1^{er} septembre ce fut la mobilisation générale.

Au collège (petit séminaire), nous changions de professeurs plusieurs fois par an suivant la date de leur incorporation. Des professeurs du Pinier-Neuf ont pris le relais.

Pendant ce temps, la résistance se structurait au collège. La mère supérieure "VIRGO POTENS" était chef de réseau avec l'abbé HARDOUX.

Le père DAVIAS, directeur des missions étrangères au Pinier-Neuf, comprenait parfaitement l'allemand à l'insu de l'ennemi, et put ainsi apporter un précieux concours au réseau.

Les élèves de "Saint Stan" (Saint Stanislas de Nantes) sont accueillis au petit séminaire, apportant une réelle ouverture sur le monde extérieur. Plusieurs familles de Nantais, Nazairiens et Croisicais sont arrivés ici et s'y sont fixés.

Camille PLARD, assureur, a épousé Renée GAUTIER, artiste peintre, amie de Madame BADENES (Monique FATRAS), secrétaire du président POHER. Il y avait aussi Monsieur Louis DELPECH, inspecteur des contributions indirectes, originaire du sud-ouest. Toute cette population s'est regroupée dans un immeuble à l'angle de la rue Porte-Guinefolle et de la rue d'Anjou, rapidement baptisé par les bellopratins sous le doux nom de "Pays du Sourire".

Jean LETENEUR, appartenant à une importante famille nantaise, logeait dans la famille HUMEAU. Sa tante, Mademoiselle de MONTUEL, logeait à l'hôtel du Sénéchal où elle continua d'exercer sa fonction d'infirmière jusqu'à la fin des hostilités.

A cette époque nous avons pour voisin Monsieur et Madame KUENTZ, qui s'étaient réservé trois pièces pour les vacances dans une maison dont ils louaient le surplus. Monsieur KUENTZ, professeur de langue à Sainte-Croix de NEUILLY, avait été interprète à la commission d'armistice de WIESBADEN. Il accepta, sinon de me perfectionner, du moins de m'améliorer dans la langue de Shakespeare, à l'aide des manuels qu'il avait édités avec Monsieur PFRIMMER : "My english book". Après les répétitions, Madame KUENTZ évoquait avec nostalgie les années passées à BIZERTE, et ses rencontres, toute jeune, avec VERLAINE. Une fois veuve, Madame KUENTZ se retira à NEUILLY, à la Fondation GALIGNANI, boulevard Bineau, où j'allais de temps à autre lui rendre visite.

D'autres réfugiés ont résidé dans divers endroits :



- Mademoiselle Denyse Joseph, préceptrice, avec ses parents et son élève, Micheline TERNYNCK, fille d'un raffineur de sucre de CHAUNY, cousine de Monsieur FUNCK-BRENTAND, rue Notre-Dame.

- Les demoiselles BENAITREAU, enseignantes, venue de CHEVILLY-LARUE, ont ouvert un cours particulier et se sont fixées à Beauvéry, comme Mademoiselle JOSEPH, mais rue Mont de Vie.

- Monsieur de MONCLOS (cousin de Monsieur VILLEDEY de Cholet) avec sa fille, et Monsieur COSSERAT, fabricant de velours à Amiens.

Devant le climat de panique qui régnait dans la région Monsieur de MONCLOS nous persuada de quitter Beauvéry de toute urgence pour échapper aux brutalités de la troupe allemande.

Ma mère et moi avons alors décidé de nous réfugier à l'Egotière au Fief-Sauvin, au chai de mon grand-père. Nous y avons passé deux jours, avec la "Rosalie Citroën" et nous avons vite compris la nécessité de rentrer à Beauvéry.

Victor GATÉ

Victor était réfractaire ; il y a des moments où il faut savoir se faire tout petit, mais cela ne lui posait pas de problème vu sa taille. Victor n'avait pas répondu à l'appel du STO (Service du Travail Obligatoire), ce qui l'obligeait à vivre dans la clandestinité.

Bien entendu l'occupant avait retrouvé sa trace ; un officier et de soldats se présentèrent rue Saint-Gilles, à la blanchisserie tenue par sa sœur. Visite inquiétante, certes, mais à laquelle les intéressés s'étaient préparés de longue date.



Dès l'arrivée des Allemands, l'employée qui repassait dans la salle voisine actionna un signal pour alerter Victor qui travaillait dans l'atelier en sous-sol. Tandis que se déroulait au rez-de-chaussée un chassé-croisé de questions-réponses entre sa sœur et l'officier allemand, de façon à gagner du temps.

Sans perdre une seconde Victor se glisse avec sa veste, sa casquette et ses chaussures dans le tambour d'une machine de nettoyage à sec et se blottit au fond. Il tasse un paquet de linge du côté du hublot en laissant à la porte tout juste ce qu'il fallait d'ouverture pour pouvoir respirer.

- "Madame, nous devons visiter la maison" - "très bien, suivez-moi".

La sœur de Victor entraîne les soldats vers le premier étage, tandis qu'un soldat reste planté devant la porte du magasin. Les bottes martèlent l'escalier, passent d'une chambre à l'autre, montent au grenier, et en redescendent lourdement.

Il reste le sous-sol. La blanchisseuse passe à côté de sa repasseuse qui ne dit mot mais dont l'attitude signifie qu'elle a rempli sa mission.

Au pied de l'escalier, le chien (pourtant berger allemand) ne paraît pas disposé à accepter cette incursion. "Couché Floc, couché ..." Le chien regarde sa maîtresse qui pointe le doigt en direction de son panier, et il obtempère avec un grognement sourd qui pourrait signifier en langage canin, quelque chose comme : "faudrait savoir..."

Les soldats font le tour des machines. Agacés de rien trouver, ils les tambourinent à coups de crosse. En voici une qui ne rend pas le même son. La patronne de la blanchisserie a compris et devance le geste du soldat "qui brûle" comme disent les enfants. Elle pousse la porte et appuie sur le bouton : "j'avais oublié de mettre cette machine en marche dit-elle".

C'est ainsi que moyennant quelques tours dans un tambour de machine de nettoyage à sec, un peu comme à la foire du trône, Victor a pu échapper au service du travail obligatoire...

- Les tickets de tonton l'abbé

En 1940, c'est la guerre et ses restrictions. Les soldats français sont prisonniers en Allemagne, et les épouses assument au mieux à l'arrière la bonne marche de la maison en attendant le grand retour.

Henri VÉRON âgé de sept ans, harcèle sa maman depuis des mois. Il a décrété qu'il aurait un petit frère, et quand Henri a décidé quelque chose...

Madame VÉRON prête plus ou moins d'attention aux rappels de plus en plus pressants de son fils ; mais ce jour-là, c'est un ultimatum. Henri en a marre des promesses.



UN QUART DE LITRE ENTIER		Date de délivrance		Date d'expiration							
30	27	24	21	18	15	12	9	6	3	L	F
29	26	23	20	17	14	11	8	5	2	L	F
28	25	22	19	16	13	10	7	4	1	L	F
30	27	24	21	18	15	12	9	6	3	L	F
29	26	23	20	17	14	11	8	5	2	L	F
28	25	22	19	16	13	10	7	4	1	L	F
31	28	25	22	19	16	13	10	7	4	L	F
30	27	24	21	18	15	12	9	6	3	L	F
29	26	23	20	17	14	11	8	5	2	L	F
31	28	25	22	19	16	13	10	7	4	L	F

Madame VÉRON pose son tricot, et considère son fils Henri qui est là debout devant elle, les bras croisés attendant une réponse.

Prise de court, pour avoir la paix, et trouve une dérobade, ce qui est parfois dangereux :

- Écoute-moi Henri, tu sais que c'est la guerre en ce moment...
- Oui maman.
- Maintenant tout est rationné; pour avoir du pain, il faut des tickets ; pour avoir des chaussures, il faut des tickets ; pour avoir un petit frère...
- Oui ... il faut des tickets, et ... tu n'en as plus ?
- Non je n'en ai plus, et ce sont les messieurs qui ont les tickets. Il faut attendre que ton papa revienne...
- Oh ben si c'est ça, y'a pas besoin d'attendre, y'a qu'à demander ceux de tonton l'abbé ...

C'est beau l'innocence ...

- L'Appendicite

Ce printemps de cette même année 1940 (celui de la "drôle de guerre"), marqua ma première rencontre avec le bistouri.



On me fit admettre en urgence (je devrais dire en catastrophe) à la clinique Saint-Claude pour une appendicite qui menaçait de friser la

péritonite. Endormi rapidement avec un masque de chloroforme, je ne me souviens que de mon réveil, au cours duquel je découvris, assez flou d'abord, puis progressivement net, le visage de ma mère, qui avait passé une nuit blanche et connu les angoisses que peut ressentir une maman lorsque son fils unique est en danger. Quelques minutes plus tard, elle téléphone à mon oncle :

- "Il a passé une bonne nuit, il a l'air reposé. J'espère que l'opération a réussi".

En sortant de la cabine téléphonique, elles se trouvent face à face avec la religieuse de la réception qui lui prend les mains et la fixe avec gravité.

- "Madame, vous êtes la maman du jeune homme qu'on a opéré d'une appendicite hier soir ?"

- "Oui ma sœur"

- "Excusez-moi, mais j'ai entendu votre conversation"

Ma mère la regarde avec inquiétude. - "Ne vous bercez point trop d'illusions... votre fils est très malade, il faut un grand miracle pour le sauver..."

Devant la réaction de ma mère qui cherchait un appui sur une chaise, la sœur mesura l'imprudence de ses paroles et tenta de se montrer plus humaine.

- "Vous savez, Madame, il faut espérer. Tout n'est pas perdu. Tant qu'il y a de la vie..."

Ma mère n'écoutait plus. Elle rejoignit rapidement ma chambre où je commençais à retrouver ma lucidité. Il paraît que pendant une phase de montée thermique, j'aurais réclamé du cidre, chose interdite dans la clinique. Mais mon grand-oncle maternel m'apporta, sous le manteau, de quoi combler mon vœu en étanchant ma soif.

Quelques heures plus tard, nous eûmes la visite de mon cousin Pierre, pharmacien, en uniforme de capitaine, avec son képi gainé de velours vert foncé, et de plusieurs lieutenants ami de la famille. On se serait cru dans un hôpital militaire.

Je garderai de la clinique Saint-Claude le meilleur souvenir. Précisons au passage que la religieuse de mauvais augure rendit son âme à Dieu le mois suivant. En ce qui me concerne je suis encore là pour relater le fait.

- Quelques commerces

La chapellerie BLANCHIN se situait à l'angle de la rue Saint-Gilles et de la Haute Grande Rue (aujourd'hui, rue du Maréchal Foch). Vers les années 1910-1915 ce local était occupé par une pharmacie. Actuellement on y trouve une charcuterie.



C'est dans cette chapellerie que mon grand-père achetait ses chapeaux melons, mon père ces canotiers, et que l'on choisissait mes bérets basques, ainsi que plus tard la casquette à galons dorés pour mon entrée au Collège.

La teinturerie moderne tenue par Marcel TESSIER, détruite en février 1990, sur la lancée de la chute du mur de Berlin, présentait depuis plus de 80 ans des signes de vétusté qui aurait justifié un arrêté de péril. Les cartes postales du début du siècle en témoignent.

Le vieil hôtel particulier Louis-Philippe, plus connu sous le nom de maison NORMAND, faisait l'orgueil de cette place, et rappelait, toutes proportions gardées, à l'échelle bien modeste de Beaupréau, le style des hôtels des maréchaux de la place Charles De Gaulle à Paris. Cet hôtel est tombé sous le pic des démolisseurs en octobre 1974, au nom des impératifs de la circulation routière et peut-être pour satisfaire quelques intérêts commerciaux par l'aménagement d'un parking. Le résultat est que l'on a créé un mini-parking, que l'on n'a pas pour autant élargi le carrefour, qu'un convoi routier a renversé un lampadaire en 1998 sur des passants, et que les semi-remorques ont beaucoup de mal à contourner le petit rond-point fleuri... Nos édiles ont réfléchi à la façon de combler ce vide (qu'une question au cours du déroulement d'un rallye a qualifié de "trou normand") en reconstruisant un immeuble en retrait... Retour à la case départ...

L'hôtel appartenait à la famille NORMAND-BECQUET, qui y avait exploité une tannerie. La

Kommandantur s'y est installée en 1940. Madame NORMAND, d'origine parisienne, possédait un UTRILLO dont elle ignorait la valeur, et qu'elle avait jugé tout juste bon pour décorer un couloir sombre ; elle avait mis à la place d'honneur de son salon un paysage d'un artiste local, Eusèbe MARY, pompier et peintre en bâtiment.



À proximité de cette Place des Messageries (aujourd'hui place du Général Leclerc) dans une maisonnette blottie derrière le café TURPIN, Henriette LIBEAU exerçait un métier peu commun, mais elle était très demandée en ces périodes de restrictions ; elle se chargeait de tuer, de plumer ou de dépouiller les volailles et lapins confiés par ses clientes.

L'abattoir n'était probablement pas reconnu par les services vétérinaires, mais il ne semble pas s'être produit de catastrophes pour autant. Il m'est arrivé plusieurs fois, passant à pied dans la rue, d'entendre Henriette crier derrière ses volets : "Ah, la saleté de cane !... Vas-tu t'arrêter !"

On dit que les canards, une fois décapités, continuent de courir un moment. On imagine assez bien que les volailles, ayant assisté au sacrifice d'une de leurs congénères, battaient des ailes et se défendaient becs et ongles quand elles voyaient leur tour arriver.

À peu de distance habitait Madame SUPLOT, plus connue sous le nom de Marie BONDU, qui allait de porte en porte, y compris dans les écarts, inviter la population aux sépultures et organiser les services

funèbres. À cette époque on utilisait un convoi hippomobile assuré par Roger BROUSSEAU. Son frère lui succéda plus tard avec un véhicule automobile.



Dans la rue Saint-Gilles, le coiffeur, Eugène LELIEVRE, faisait aussi quelques travaux de photographes et bien entendu, vendait des pellicules (photographiques précisons-le). Des différents l'opposèrent longtemps à son voisin d'en face, Monsieur CLAVREUL, garagiste qui réparait les voitures à même la rue, et le plus souvent du côté du salon de coiffure, qu'il gratifiait de vrombissements de moteurs, de fumées d'échappement et accessoirement de larges flaques d'huile.

Un peu plus haut dans la rue, René BÉNARDEAU créait le 2 août 1929, une entreprise de radio qui a très vite prospéré et après avoir déménagé dans une zone commerciale à cesser son activité il y a quelques années. René BÉNARDEAU a exposé ses premiers appareils : poste à galène (1921), radio Goby (1926), poste Atwater Kent à lampes extérieures (1924). René BÉNARDEAU, grâce à sa compétence professionnelle a constitué un conservatoire sonore de tous les événements de Beaupréau pendant 70 ans.

En haut de la rue Saint-Gilles, en prenant la rue Notre-Dame à droite, nous trouvions Madame REZÉ qui tenait une mercerie dans son magasin surélevé de trois marches, où l'on pouvait y trouver

l'agrément d'une conversation spirituelle est toujours bienveillante.

Madame REZÉ, vendéenne d'origine, avait été la lectrice attirée de Son Altesse Royale la reine AMÉLIE de PORTUGAL. Elle fut également la responsable de tout le quartier pour la décoration des rues à l'occasion de la Fête-Dieu.



Sa maison était attenante à la Maison des Enfants de Chœur, ancienne propriété de la Maréchale d'AUBETERRE, mise à la disposition du

Collège pendant la Révolution. Cette maison située en haut de la rue d'Anjou fut l'habitation de pharmaciens successifs : Monsieur CHUPIN, Monsieur LIBEAU, Monsieur HAVET.

La rue d'Anjou était décriée au début du siècle pour son manque d'hygiène. Le conseil municipal fit d'ailleurs état "d'odeurs pestilentielles provenant du sang des tueries de l'abattoir ANTIER, et des débordements des fosses d'aisance se déversant dans la rue". Dieu merci, le parfum de la torréfaction du café à l'épicerie en gros ÉMERIAU, corrigeait sensiblement cette nuisance.

La situation s'est fort heureusement normalisée depuis longtemps, ce qui permet aux touristes et aux flâneurs, d'aller admirer l'Hôtel du Sénéchal dans cette même rue dans les meilleures conditions.



Pour ma part, j'ai terminé mes études secondaires avec un sujet sur Voltaire en 1943 et un sujet de

logique en philosophie en 1944 avant d'entrer en faculté de droit à "la Catho" (Université Catholique de l'Ouest).

Mademoiselle Joseph avait ouvert un cours secondaire rue Notre-Dame, et les sœurs Benaitreau de leur côté avaient ouvert le leur rue Mont de Vie. Les potaches chantaient "le Lycée Papillon" à la sortie des cours.



- Pierre Humeau, industriel envoyait par la gare des colis aux prisonniers de guerre.

- Dom Gabriel SORTAIS, abbé de Bellefontaine, a été le personnage central de la résistance dans les Mauges. Il a accueilli de nombreux Juifs dans l'abbaye et apporté l'apaisement au sein du Comité de Libération.

- Quelques jeunes ont eu des comportements qui auraient pu leur valoir des ennuis : détournement d'un tram à Angers pendant la pause du conducteur, ou encore écouter Radio-Londres le soir au château d'eau, lieu alimenté en électricité pour les besoins de l'approvisionnement restreint. Heureusement, ces comportements n'ont pas eu de conséquences pour ces jeunes ou leurs familles.

En 1945 Beaupréau recevait pour quelques mois le 61^{ème} Fusiliers des Tirailleurs Algériens.

La vie normale reprenait peu à peu.

La Mission de 1946, le passage des reliques de Sainte Thérèse en 1947, les Fête-Dieu, les Rogations, et les pèlerinages à la Gabardière étaient des étapes très suivies de la vie religieuse.

La vie culturelle également avec la création de deux groupes folkloriques, des pastourelles, et la reprise du théâtre.

La vie sportive connut un essor très diversifié : reprise des courses de chevaux après la



guerre, puis depuis le années 1960, création de l'office municipal des sports, du club de football de Saint-Martin Sport, de l'athlétisme avec l'entente des Mauges, du club de Basket, du Tennis Club... Construction du Sporting par le Tennis Club et le Beaupréau Vélo Sport associés, sous l'impulsion de Maurice BOURGEOIS. Construction de la Salle Omnisports par la municipalité, etc.

Aujourd'hui, Beaupréau, cité médiévale, peut faire face avec sérénité au challenge du troisième millénaire.

Edmond Rubion
août 2015

